

## ANNE DU VALMOËT

PAR  
M. MARYAN.

VII

(Suite.)

Accompagnée de la vieille Manette, elle parcourut distraite-ment les rues de la ville, passa devant le château, visita les églises, et descendit jusqu'au quai. Là, malgré la disposition douloureuse où elle se trouvait, elle ne put manquer d'être vivement impressionnée par le spectacle à la fois grandiose et charmant qui s'offrait à elle. La largeur majestueuse du fleuve, le vieux pont en dos d'âne, le faubourg de Vienne et la campagne faisant face à la ville gracieusement étalée en amphithéâtre et entremêlant de jardins ses églises et ses maisons, tout cela composait un ensemble d'une irrésistible beauté, dont la jeune fille se promit d'exprimer à sa belle-mère toute son admiration.

Comme elle rentrait, elle s'arrêta, un peu interdite, à la porte du salon. Madame du Valmoët n'était pas seule, et les nouvelles connaissances paraissaient en ce moment à la pauvre Anne absolument importunes. Cependant, elle dut se résigner à être présentée à deux dames dont elle eut à peine à distinguer les traits, passant du grand jour à ce salon un peu sombre.

—Ma belle-fille... Anne, madame de Saint-Pierre, M. et madame d'Hautevard, M. Auvray...

Anne tressaillit. Ses yeux, maintenant familiarisés avec la lumière atténuée de la chambre, venaient de reconnaître le neveu du docteur Sertan, et cette rencontre inopinée lui rappela si douloureusement la dernière soirée, les dernières paroles de madame de Douhaut, qu'elle eut un instant la crainte de succomber à son émotion et de fondre en larmes.

Madame du Valmoët remarqua la soudaine altération de ses traits. Georges vint au secours de la jeune fille, et, très pâle lui-même, dit d'une voix grave :

—J'avais déjà eu l'honneur de voir mademoiselle du Valmoët à Paris...

Madame du Valmoët ne fit aucune question, mais ses visages, mues par une intention aussi bienveillante que maladroitement, crurent devoir parler à Anne de l'événement qui l'avait amenée à Blois. La jeune fille répondit avec peine, et éprouva un soulagement réel lorsque, la conversation retombant sur des sujets locaux qui lui étaient étrangers, elle put, sans singularité, garder le silence.

Georges se rapprocha d'elle.

—Je ne savais pas que vous fussiez à Blois, dit-il d'une voix basse et émue.

Elle ne répondit rien, et il ajouta, presque en tremblant :

—J'ai l'honneur, ainsi que je crois vous l'avoir dit à Paris, d'être reçu dans le salon de madame du Valmoët... Mais si je pensais que ma présence vous fût désagréable, ou vous rappelât...

—Je n'ai ni le droit, ni le désir de priver ma belle-mère de la société de ses amis, murmura-t-elle, rougissant et pâlisant tour à tour ; le souvenir cruel de la perte que j'ai faite sera toujours vivant en moi, et rien ne peut le rendre plus douloureux.

Georges s'inclina et se leva pour prendre congé ; il pouvait à peine dompter l'émotion qu'il éprouvait à revoir Anne si pâle, si brisée, transplantée dans un milieu inconnu.

Peu d'instants après, madame du Valmoët se trouva seule avec sa belle-fille, et attacha sur elle un regard curieux et pénétrant. Anne, plongée dans de pénibles pensées, s'aperçut enfin de l'examen dont elle était l'objet, et murmura, en répondant ainsi à la question muette de sa belle-mère :

—M. Auvray avait dîné avec nous le soir même où...

Elle ne put achever. Madame du Valmoët la regarda encore avec une certaine persistance, et Anne sentit un besoin ardent de lui confier ce qui s'était passé entre elle et Georges. Plus sérieuse qu'on ne l'est d'ordinaire à son âge, elle n'avait jamais eu d'amie très intime parmi les jeunes filles qui l'entouraient : une seule de ses compagnes de pension, éloignée d'elle par son mariage et aujourd'hui perdue de vue, avait jadis obtenu sa confiance, peut-être parce qu'elle était plus âgée qu'elle. Depuis, tous ses épanchements avaient été réservés pour madame de Douhaut, et maintenant, sa nature ouverte souffrait de ne plus s'abandonner à un cœur ami. Cependant, une seconde réflexion l'arrêta : la délicatesse lui permettrait-elle de révéler le secret du jeune homme et le fait dont il avait été l'objet ?

Madame du Valmoët ne lui fit aucune question, et Anne se retira bientôt dans sa chambre. Là, un sentiment fugitif, mais étrange, quelque chose comme un regret vint effleurer son cœur. Il lui eût paru doux, en ce moment d'épreuve, de pouvoir se confier à la tendresse vive et loyale qu'elle n'avait entrevue que pour la rejeter ; quelque bonne que semblât sa belle-mère, elle sentait qu'elle ne lui était point nécessaire, et elle éprouva une âpre sensation d'isolement.

Elle secoua la tête ; une vision rapide, mais brillante, était déjà venue effacer cette impression.

—J'ai la vie devant moi, murmura-t-elle ; si décolorée qu'elle me paraisse aujourd'hui, je puis trouver mon idéal...

VIII

L'été était maintenant dans toute sa splendeur ; les riches campagnes du Blésois se dorèrent sous les brûlants rayons du soleil, les touristes affluèrent au château, et des voitures sillonnaient sans cesse la Levée, se rendant à Chambord. Les amis de madame du Valmoët étaient presque tous partis pour la campagne, mais ils revenaient cependant fréquemment la voir, et la vie qu'on menait dans la vieille maison de la place était beaucoup moins monotone qu'Anne ne l'aurait imaginé.

Madame du Valmoët avait dit vrai en assurant que la situation qu'elle occupait dans cette société de province était bien au-dessus de sa fortune. Une grâce irrésistible, un tact parfait, une extrême distinction, une sûreté de commerce proverbiale, tel était sans doute le secret complexe de l'influence qu'elle exerçait autour d'elle. Elle inspirait des amitiés ardentes, et on la citait comme le type accompli de la femme. Son esprit et son cœur étaient-ils à la hauteur de l'enthousiasme qu'elle excitait ? Celui qui eût paru en douter eût été honni, et l'on subissait d'ailleurs le charme de sa personne d'une manière trop complète pour que l'on songeât à analyser ses paroles ou ses actes. Elle plaisait à tous les âges. Les personnes les plus

considérables de la ville fréquentaient avec empressement son salon ; parmi les touristes et les châtelains qui venaient passer la belle saison aux environs, il y avait des artistes, des écrivains, des hommes politiques qui, attirés par sa réputation, demandaient à lui être présentés, et déclaraient ensuite n'avoir jamais rencontré d'esprit qui s'adaptât mieux à tous les genres de conversation. Les jeunes gens étaient admirés chez elle sans que la dignité de sa vie en reçût la moindre atteinte, les vieillards se sentaient écoutés quand ils lui racontaient de longues histoires du passé...

Anne était trop enthousiaste pour ne pas subir le charme de cette nature. Ce qu'il y avait d'artistique dans les goûts de madame du Valmoët répondait à ses propres tendances, et en dépit d'une situation médiocre, bien différente de l'existence qu'elle avait menée chez M. de Douhaut, elle ne souffrait pas du changement matériel survenu dans ses habitudes, une certaine élégance suppléant au luxe dans les détails de la vie intime.

Elle jouissait d'une liberté absolue ; sa belle-mère lui exprimait parfois un désir, lui donnait un conseil ; mais cette direction affectueuse ne s'étendait point à l'emploi que faisait Anne de ses loisirs. Elle approuvait les études et les lectures par lesquelles la jeune fille essayait de distraire son chagrin, elle ne s'offensait pas de la voir chercher la solitude, et se montrait doucement satisfaite chaque fois que sa société était recherchée et goûtée. Très calme, très égale dans ses manières et dans l'expression de ses sentiments, elle ne témoignait point à sa belle-fille une tendresse exaltée, mais une affection tranquille, pleine de sollicitude.

Cependant, Anne s'imaginait qu'il y avait une barrière entre elles. Pourquoi madame du Valmoët ne répondait-elle par aucun épanchement, par aucune confiance personnelle aux confidences et aux épanchements dont elle-même était prodigue ? Elle s'en affligeait parfois.

—Suis-je trop jeune à vos yeux ? lui disait-elle. Le chagrin ne m'a-t-il pas assez mûrie ? Ou bien le souvenir de mes folles préventions d'enfant se glisse-t-il entre nous ? Je vous dis mes souffrances, mes rêves, chacune de mes pensées... Vous m'écoutez toujours avec une douce sympathie, mais votre cœur reste pour moi un livre fermé.

Madame du Valmoët sourit.

—Vous êtes une femme supérieure, Anne, répondit-elle, rêpétant sans le savoir les paroles d'Alix ; il y a en vous un monde d'idées et une activité intellectuelle excessive... Votre nature est enthousiaste ; tantôt vous formez des rêves brillants, tantôt vous vous laissez aller au découragement ; mais cette vivacité, cette ardeur, cette richesse même de pensées, vous croyez à tort la rencontrer chez les autres... Puis, comme toutes les personnes très jeunes, vous vivez beaucoup en vous-même ; moi, j'ai assez souffert pour chercher à me distraire de mes propres idées, et pour trouver un intérêt supérieur à celles d'autrui. Je sympathiserai toujours avec vous ; mais vous ne pouvez attendre qu'une femme de mon âge sente comme une jeune fille du vôtre.

Anne soupira, et de ce jour, une certaine curiosité se mêla à l'admiration que lui avait inspirée sa belle-mère. Parfois elle se demandait si son intelligence était vraiment remarquable, et cherchait à surprendre une pensée, une parole, marquée au coin d'un esprit d'élite. Puis elle se reprochait ce doute. Comment, avec des facultés médiocres, eût-elle séduit tous ceux qui l'approchaient ?

Une grande partie des journées de madame du Valmoët se passait chez sa vieille parente. Anne était fréquemment admise dans la chambre de madame Humbert, qui l'avait prise en affection, et elle pouvait constater tout ce qu'ont parfois de pénible les fonctions de garde-malade.

Madame Humbert était une femme du monde qui était longtemps restée jeune, et qui n'avait su se résigner ni à la vieillesse, ni aux infirmités qu'elle entraîne. Elle déversait sur ceux qui l'entouraient toute l'amertume de ses regrets, et ce n'était qu'à prix d'argent qu'elle retenait auprès d'elle ses domestiques, las de son humeur maussade. Une seule servante semblait lui avoir voué une sorte d'attachement ou l'habitude se mêlait à d'autres sentiments plus intéressés ; c'était une femme de charge qui la servait depuis de longues années, et qui avait sur elle une influence absolue, en dépit des boutades dont elle était elle-même la victime. Or, cette femme, qu'on nommait Catherine, témoignait à madame du Valmoët une inexplicable antipathie, que celle-ci, d'ailleurs, supportait avec une patience inaltérable.

On comprend quelles difficultés peut susciter une servante favorite à une personne qu'elle n'aime point, et qu'une proche parenté lie à sa maîtresse. Catherine allait jusqu'aux allusions blessantes ; et lorsque, après elle, madame Humbert lançait à sa cousine quelque trait satirique sur ses expériences d'héritage, Anne se sentait révoltée, et devinait, aux larmes silencieuses de sa belle-mère, que l'injure ne la trouvait pas insensible.

Toutefois, madame Humbert montrait en général à la jeune femme une certaine affection, qui, à la vérité, se traduisait par de grandes exigences et un besoin égoïste de sa présence. Comme tout le monde, elle subissait le charme de ses manières pour ainsi dire harmonieuses, et personne n'était d'ailleurs plus propre que madame du Valmoët à habiter une chambre d'infirmité ; ses mains adroites arrangeaient les oreillers d'une façon ingénieuse, préparaient sans bruit les remèdes, et l'expérience qu'elle avait des malades rendait ses soins aussi éclairés qu'agréables.

Madame du Valmoët se réservait en général les soirées ; ses amis venaient la voir, et Anne, qui s'était d'abord tenue à l'écart de ces réunions, se laissa peu à peu entraîner à y prendre part, et y trouva bientôt une diversion en rapport avec ses goûts : dans la jeunesse, le chagrin bouleverse momentanément l'âme, mais n'y laisse pas une empreinte ineffaçable, et s'il projette une ombre lugubre et douloureuse, il ne transforme pas les tendances, et ne flétrit point la faculté de jouir.

D'abord, Anne redoutait la présence de Georges Auvray, qui était un des habitués du salon de sa belle-mère. Il y avait sur le visage du jeune homme une sorte de résolution, remplaçant son air d'insouciance gâté. Dénouait-elle l'effort qu'il faisait pour oublier ses projets d'avenir, ou bien était-elle l'indice d'une patience invulnérable, et espérait-il conquérir le cœur qui s'était refusé à lui ?

Anne ne l'avait pas reçu sans une espèce de trouble, presque de remords. Dans la lettre d'adieu qu'Alix lui avait écrite, il y avait cette parole, qui se représentait souvent à son esprit : « Que l'ambition n'étouffe point en vous la jeunesse, qu'elle n'altère pas le sens vrai du rôle d'une femme ; si vous rencontrez sur votre route un cœur loyal et aimant, capable de vous guider et de vous rendre meilleure, accueillez son hommage de préférence à celui de l'homme qui place son but en dehors du foyer et qui ne rêve que la gloire. »

Cependant, Anne ne pouvait renoncer à ce rêve brillant qui lui montrait, étroitement unis, le bonheur et la renommée, le cœur et le génie. Aussi ne fut-elle rassurée qu'en constatant la réserve de Georges, réserve qu'elle attribua, non peut-être sans dépit inavoué (la nature féminine offre tant de contradictions) à l'abandon complet de ses espérances.

Libre de toute crainte, elle l'observa avec plus d'attention, et fut presque étonnée des qualités qu'il révélait une à une et sans y songer. En présence de la jeune fille, soit embarrassé, soit souffrance, il ne prenait pas une part très active à l'entretien ; mais lorsqu'elle ne semblait pas l'écouter, il montrait une sûreté de jugement et un sens pratique qui s'alliaient avec un sentiment élevé de la poésie et une chaleur enthousiaste toute juvénile.

Qui sait ? L'amour frappe rarement comme la foudre, à l'improviste ; quoi qu'on en ait dit, il s'insinue le plus souvent sous les voiles d'une sympathie toujours croissante, et même sous le charme de l'habitude. Anne fut peut-être arrivée à aimer Georges : ce qu'il y avait de meilleur et de plus jeune en elle eût peut-être vibré à l'unisson de ce cœur dévoué et honnête, si une nouvelle image ne se fût interposée entre eux, absorbant dans son rayonnement toute l'attention, tout l'intérêt, toutes les sympathies de la jeune fille.

IX

Ce fut lors d'une excursion à Chambord.

Madame du Valmoët, retenue près de sa cousine, avait confié Anne à quelques amis, et tout semblait se réunir pour rendre la promenade plus attrayante, un soleil splendide, une brise légère tempérant la chaleur de juillet, et une société aimable et gaie, connaissant parfaitement toutes les particularités du pays, et pouvant nommer chacun des villages et des châteaux qu'on aperçoit sur la route.

Anne était trop profondément sensible aux beautés tranquilles d'un jour d'été pour ne point goûter ce que cette excursion offrait d'agréable. La contrée lui paraissait plus riche que pittoresque, mais cet aspect, un peu monotone dans son opulence, mettait dans son esprit quelque chose de doux et de reposé. On suivait la Levée ; à gauche, la Loire coulait, large et majestueuse, bordée de châteaux et de parcs aux ombrages épais ; à droite, la campagne s'étendait à perte de vue, sans accidents de terrain, et couverte de moissons dorées parmi lesquelles les bluets et les coquelicots, semés à profusion, faisaient éclater leurs vives couleurs. Ça et là, un bouquet d'arbres, une prairie, une ligne de peupliers, ou l'un de ces jolis villages enclavés dans les murailles ou les grilles du parc... Un peu plus tard, on s'engagea dans une route sinueuse, serpentant entre les blés ; enfin, l'on pénétra dans l'enceinte même de Chambord, et si peu majestueuse que soit la forêt, qui compte plus de taillis que d'arbres de haute futaie, Anne trouva cette partie de la route agréable et riante, le château servant de perspective à la large et verdoyante allée.

Quelle impatience qu'éprouvât la jeune fille de pénétrer dans le splendide monument, on convint de déjeuner d'abord dans une des auberges situées sur la pelouse, presque sous les murs du château ; et malgré la mélancolie qu'Anne sentait au fond de son cœur, l'entrain de ses compagnons, et aussi la beauté du site, agirent agréablement sur son esprit et la disposèrent à jouir pleinement de ce qu'elle allait voir.

Une heure après, toute la petite société était rassemblée dans la cour du château, attendant le concierge qui devait remplir l'office de cicérone, et contemplant plus ou moins distraitement (presque tout le monde connaissant Chambord), l'architecture fastueuse qui s'offrait aux regards.

Un peu à l'écart, plusieurs autres personnes attendaient aussi l'arrivée du concierge. Parmi ces étrangers, mais ne semblant faire partie d'aucun groupe, Anne remarqua un homme bien fait, assurément, pour attirer l'attention des observateurs. Il paraissait avoir atteint l'âge mûr, si l'on regardait ses cheveux blanchis aux tempes et les rides légères tracées sur son front et au coin de ses lèvres ; mais sur ses traits irréguliers, bien qu'agréables, et dans ses yeux noirs et pénétrants, il y avait une flamme de jeunesse ou d'enthousiasme, et ce quelque chose d'inexprimable qui distingue les esprits supérieurs.

Anne le regardait involontairement, intéressée, presque fascinée par la mélancolie ardente empreinte sur cette physionomie. A ce moment, le gardien du château arrivait, un troussseau de clefs à la main, et la visite du vieux monument commença par cet escalier à rampes superposées, unique dans son genre, et si élégant, qui conduit à la lanterne.

(La suite au prochain numéro.)

Quand une maîtresse de maison se prépare à faire nettoyer sa maison, le printemps, elle ne doit pas oublier les petits êtres qui lui sont si chers, aussi besoin d'avoir le sang purifié, et prévenir ainsi toutes maladies ; il n'y a rien de tel que les Amers de Houblon pour purifier le sang.—*Concord Patriot.*

## Mères ! Mères !! Mères !!!

Êtes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de *Sirope Calmant de Mme Winslow*. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux États-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

Une toux et un mal de gorge doivent être arrêtés. La négligence est souvent la cause d'une maladie de poumons ou d'une consommation incurable. Les *Trochisques de Brown* pour les Bronchites ne causent aucun danger à l'estomac comme un sirop et pectorales, mais agissent directement sur les parties malades ; soulagent l'Irritation, guérissent l'Asthme, Bronchites, Rhumes, Catarrhes et maux de Gorge, et les autres maladies auxquelles sont sujets les orateurs publics et les chœurs. Depuis 30 ans que ces *Trochisques* sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangés au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons. Vendu partout à 25 cents la boîte.